

VIVRE  
ENSEMBLE—  
THE  
CONNECTIONS





VIVRE  
ENSEMBLE—  
THE  
CONNECTIONS

CAROLINE BOILEAU

LUCIE CHAN

ALEESA COHENE

PIERRE DURETTE

SHIÉ KASAI

LEISURE

MARC NGUI

SAM TAYLOR-JOHNSON

ET CAROLINE MONNET, DANS LE CADRE DE LA SÉRIE VIDÉOTANK

COMMISSAIRES : GENTIANE BÉLANGER ET ZOË CHAN

COMME CHACUN DE NOUS  
ÉTAIT PLUSIEURS,  
ÇA FAISAIT DÉJÀ  
BEAUCOUP DE MONDE.

- GILLES DELEUZE ET FÉLIX GUATTARI

KNOWLEDGE IS PRODUCED  
THROUGH RELATIONSHIPS—  
RELATIONSHIPS TO SPACE,  
TIME, PEOPLE, OTHER BEINGS!<sup>1</sup>

- ZOE TODD

---

1. La connaissance est le produit de relations – relations à l'espace, au temps, avec autrui, avec les autres êtres. (traduction libre)

DEUX ANS, DEUX COMMISSAIRES ET DIX ARTISTES (MULTIPLIÉS PAR D'INNOMBRABLES SOURCES D'INFLUENCE) SOUS-TENDENT LES MÉANDRES RÉFLEXIFS DE CETTE EXPOSITION. DANS UN VA-ET-VIENT CONSTANT ENTRE LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS, SUSPENDUES ENTRE QUATRE VILLES GRÂCE AUX FLUX DE COMMUNICATION (INTERMITTENTS) PAR SKYPE, ET ALLANT DE LA PENSÉE ABSTRAITE ET DES CONCEPTS THÉORIQUES VERS LA RÉALITÉ TANGIBLE DU QUOTIDIEN, UN ÉCHANGE FOISONNANT S'EST DÉPLOYÉ ENTRE NOUS. CE QUI SUIT RASSEMBLE QUELQUES BRIBES DE CE DIALOGUE ENCORE OUVERT SUR LE DEVENIR. NOUS ESPÉRONS POURSUIVRE LA CONVERSATION, PAR L'ENTREMISE DE L'EXPOSITION ET DE SES ACTIVITÉS AFFÉRENTES, AVEC VOUS.



## MICROBIOME, OU CES AUTRES QUI NOUS RÉSIDENT

**ZC** – Au risque d'être trop linéaire, j'aimerais t'entendre parler un peu de l'article qui, on peut dire, nous donnait un point de départ pour cette exposition, ou peut-être devrais-je dire un point d'entrée ?

**GB** – Toute cette réflexion à propos des notions d'altérité et de multiplicité découle d'un article de vulgarisation scientifique paru dans *Scientific American* en 2012 (déjà!) intitulé «The Ultimate Social Network<sup>2</sup>». Cet article décrit comment la biologie est passée d'une compréhension insulaire de l'organisme humain (autonome, autorégulateur, physiologiquement complet et cohérent) à une compréhension plus systémique (codépendant, habité d'organismes exogènes, en relation constante et essentielle avec ce qui lui est extérieur, saturé

de différence sur le plan génétique). Les découvertes récentes sur le microbiome humain – qui désigne l'ensemble des organismes vivant sur notre épiderme, dans nos muqueuses et dans notre système digestif – ont amené les biologistes à comprendre l'humain comme un habitat hétérogène ou un écosystème complexe. Il est aujourd'hui impossible de considérer le fait humain sans prendre en compte sa composante non-humaine. En tant qu'espèce (comme bien d'autres, je présume), nous sommes redevables à la différence, à l'altérité, et à la multiplicité.

Les hybrides et autres êtres éclatés qui peuplent les aquarelles de Caroline Boileau incarnent tout le potentiel créatif que recèle le fait de se percevoir sous l'angle de l'hétérogénéité. Labiles et polymorphes, les créatures imaginées par Boileau débordent du fait humain, se mêlent à l'environnement et ne se cantonnent dans aucune nomenclature du vivant, pour plutôt donner à voir des états de transformation, de devenir. Ses créatures imaginaires traînent avec elles une myriade d'artefacts et de fragments naturels (coquillages, coraux, noyaux, etc.), répartis ici et là dans l'exposition. Diverses plantes rhizomiques cohabitent d'ailleurs avec les œuvres, et sont des agents de l'exposition au même titre que les productions signées. La pensée et la vie se répondent dans l'espace, et participent d'une interrogation de longue haleine sur notre appartenance au monde.

S'il est un genre dans l'histoire de l'art qui s'est attaché à évoquer le caractère évanescence de la vie, c'est celui de la nature morte et ses leçons implicites de finitude. Dans les scènes de chasse comme dans les arrangements floraux, les étals de boucherie et les tablées, la vie est souvent représentée de manière évolutive par différents états de fraîcheur, avec quelques indices (parfois des cadavres et des carcasses) pointant vers la finitude de toute chose et le retour incontournable à la poussière. Ce mouvement incessant de la vie que le genre pictural de la nature morte tente d'évoquer par divers dispositifs iconographiques dans une image fixe, Sam Taylor-Johnson en étend la portée en inscrivant l'évolution du vivant dans le temps accéléré de la chronocinématographie<sup>3</sup>. La mort est ici clairement affaire de passage, et la décomposition se révèle être un processus extrêmement dynamique et vivant.

D'un point de vue philosophique, je suis fascinée par ces manifestations de l'altérité dans la constitution du vivant et du fait humain, et par l'alignement de ces découvertes avec la pensée posthumaniste (au sens de pousser la quête de sens initiée par l'humanisme philosophique au-delà du règne humain). Si l'interprétation humaniste du monde est teintée d'essentialisme (définir l'essence de la condition

---

2. Jennifer Ackerman, «The Ultimate Social Network», *Scientific American*, juin 2012, p. 37-43.

---

3. Dans une vidéo accélérée, la composition parfaitement équilibrée d'une nature morte inspirée de Jean Siméon Chardin (1699-1779) se voit d'abord légèrement affectée, puis perturbée, et enfin littéralement bousculée par la décomposition d'une carcasse de lièvre colonisée par les larves et les mouches.

humaine) et d'anthropocentrisme (systématiquement partir du point de vue humain sur les choses), ces préceptes deviennent intenable dans un monde où 90 % de notre être n'est pas « nous » mais bien « les autres », en l'occurrence des bactéries dont dépendent nos fonctions vitales. De ce point de vue, la cohérence de notre être se dilue dans une diversité et une multiplicité ahurissantes. Comme tout autre phénomène du vivant et du non-vivant, les humains sont en fait des amalgames riches et complexes dans une soupe hétérogène d'échanges, de mutations et d'évolution.

Comme le dit Maxime Coulombe (même s'il entend par là apporter une critique du posthumanisme), il s'agit, sur le plan ontologique, de faire « entrer dans la mer<sup>4</sup> » l'humain trop longtemps resté sur la berge à observer/commenter/conceptualiser/analyser la complexité du monde sans s'y dissoudre pleinement. Les humanistes pleurent cette perte de distinction ontologique entre le fait humain et le monde non-humain, tandis que les posthumanistes accueillent comme un éveil de conscience cette dissolution des frontières conceptuelles entre l'humanité et l'animalité, entre le vivant et le non-vivant, entre la culture et la nature<sup>5</sup>. Comme le dit Donna Haraway en s'inspirant de Scott Gilbert, « We've all always been lichens<sup>6</sup> ». Pour parvenir à nous comprendre en tant qu'humains, nous devons entrevoir notre hybridité ainsi que notre hétérogénéité.

## HYBRIDITÉ, SUJETS COMPOSITES ET MULTIPLICITÉ

ZC – Ce qui m'a le plus frappé dans cet article, c'est l'idée fondamentale de l'autre comme partie constituante de soi, et le fait que si nous sommes effectivement déjà *autres*, que la notion d'un *autre* externe ne représente pas véritablement une *altérité*. Comme de nombreux immigrants, je suppose, j'ai toujours eu la conscience aiguë d'être un conglomérat d'influences multiples, à un million de niveaux différents, que ces influences sociales et culturelles externes aient été intégrées ou rejetées. Difficile, en tant qu'immigrant, de ne pas imaginer toutes les versions de soi que l'on aurait pu devenir, toutes les vies que l'on aurait pu vivre si on n'avait pas changé de pays. Je ne crois pas que l'on ait le « luxe » de s'imaginer soi-même sous une forme exclusive.

4. Maxime Coulombe, « Entrer dans la mer : post-humanité et dissolution du moi », *Cahiers de recherche sociologique*, no 50, 2011, p. 141-157.

5. Frédéric Vanderberghe, « Nous n'avons jamais été humains », *Complexités du posthumanisme : Trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, trad. Henri Vaugrand, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 57-90.

6. Donna Haraway, « Tentacular Thinking: Anthropocene, Capitalocene, Chthulucene », *e-flux*, no 75, septembre 2016 ; Scott Gilbert, Jan Sapp et Alfred I. Tauber, « A Symbiotic View of Life: We Have Never Been Individuals », *Quarterly Review of Biology*, vol. 87, no 4, décembre 2012, p. 325-341.

Dans ma propre vie, ce sont sans doute en premier lieu les romans et les films qui m'ont aidé à saisir pleinement l'idée de la multiplicité des récits potentiels – l'idée selon laquelle une rencontre ou un événement peut faire basculer la vie d'un protagoniste et la lancer sur une tout autre trajectoire. Je suis sensible à l'intertextualité, à l'idée selon laquelle les histoires sont interreliées et entrelacées dans le temps et l'espace, ou encore, à la conception qu'a Elena Ferrante des livres comme étant issus d'une sorte d'« intelligence collective<sup>7</sup> ». J'aime particulièrement *Folie à deux* de Leisure, où les artistes, dont on voit seulement les mains, nous présentent en un flux apparemment ininterrompu des dizaines d'images que l'on pourrait croire choisies au hasard, mais qui en fait résumant leurs influences (et rendent hommage à ces sources d'inspiration); l'œuvre reste ouverte, et nous savons que l'exercice se poursuivra pour elles au-delà de la durée de l'enregistrement.

Dans cette veine, la vidéo *Mobilize* de Caroline Monnet fait une utilisation fort efficace d'images d'archives de l'ONF, qu'elle s'approprie pour créer une sorte d'histoire brève des peuples autochtones depuis l'arrivée des Européens. La trajectoire qu'elle trace nous plonge dans le passé, mais relève tout autant du présent. En outre, l'artiste s'inscrit elle-même dans une histoire collective du travail en établissant des liens entre sa propre pratique artistique et le travail manuel qualifié accompli par des Autochtones qu'on nous montre ici dans divers contextes urbains et ruraux, occupés à façonner activement et concrètement le monde.

Glanant des sources tout aussi variées, Aleesa Cohene crée dans ses vidéos des « personnages composites » formés d'interprètes jouant différents rôles dans une variété de films. Une œuvre comme *Like, Like* nous fait prendre conscience de l'existence d'un langage cinématographique servant à raconter des histoires, mais montre également comment le répertoire apparemment fixe de gestes propre au cinéma commercial peut être décalé pour produire un ensemble de significations entièrement nouveau ; pour ce faire, Cohene décèle les « fissures » dans l'imagerie du cinéma grand public. En ce sens, *Like, Like* propose une histoire alternative et *queer* du cinéma, qui contient toutes ces narrations inexploitées en dialogue les unes avec les autres. Je pense à ces protagonistes qui s'interpellent en chœur, dans la mélancolie, la douleur et le désir collectifs. Ce qui m'amène à réfléchir à ce que les films peuvent nous apprendre – essentiellement, l'empathie envers les autres au travers de leurs expériences, pensées et sentiments – et de quelle manière ces perspectives multiples que l'on absorbe peuvent

7. Citée dans Sandro et Sandra Ferri, « Elena Ferrante, Art of Fiction no. 228 », *Paris Review* no 2012, Printemps 2015. <http://www.theparisreview.org/interviews/6370/elena-ferrante-art-of-fiction-no-228-elena-ferrante>.

nous influencer ou finir par s'intégrer en nous sans que nous nous en rendions nécessairement compte. Et en ce sens, je trouve très intéressant que Cohene ait commencé à ajouter à ses œuvres vidéo des éléments olfactifs, qui contribuent peut-être subtilement à rendre ses spectateurs plus réceptifs aux nouveaux récits qu'elle propose.

**GB** – Il y a une complexité dans ta prise de conscience des potentiels identitaires que je n'ai pas vécue sur le même registre. En tant que blanche de classe moyenne aisée ayant grandi dans un environnement passablement homogène (malgré la volonté de Montréal de se percevoir comme profondément cosmopolite), et qui plus est, bénéficiaire d'un système étatique qui favorise un accès généralisé à l'éducation, je dois reconnaître que, dans les grandes lignes, mon individuation s'est faite de manière relativement linéaire, suivant un cours prédéfini, et je dirais même institué, d'attentes signifiées, d'ambitions inculquées, de désirs socialement cultivés, et de privilèges.

Et pourtant.

Cet imaginaire que tu évoques, cette prise de conscience des multiples soi que l'on pourrait potentiellement incarner, je les ai viscéralement ressentis la toute première fois que j'ai voyagé par moi-même, pour une période prolongée. Le lendemain de mon dix-huitième anniversaire, je me suis envolée pour l'Irlande, où j'ai travaillé un été durant dans un café de Dublin. Dans une expérience typiquement *L'Auberge espagnole* (pour reprendre les clichés cinématographiques qu'Aleesa Cohene déconstruit avec tant de finesse), je percevais chez les jeunes que je côtoyais une myriade de potentiels identitaires soudainement à la portée de ma conscience, une multiplicité étourdissante de possibilités qu'il ne tient qu'à moi d'actualiser par mes choix de vie.

Cette première expérience de déterritorialisation (pour emprunter à Deleuze et Guattari) s'est avérée anxiogène. Comment me retrouver (ou éviter de me perdre) dans toutes ces possibilités ? Comment bien canaliser mon identité, bien orienter mon devenir ? Qui suis-je, et que devrais-je devenir ? Pour un temps, j'aurais volontiers repris pied dans un *self-design* contrôlant, une tendance aujourd'hui si prévalente (et que nous suivons tous à des degrés variables). J'en suis venue depuis à accepter que ce que nous sommes (et devenons) résulte, je pense, autant de choix conscients que de circonstances qui nous échappent. La vie (et avec elle la famille, la société, la politique, la géographie et la nature) nous traverse et nous façonne, comme le vivant est porté et façonné par une évolution aveugle, tâtonnante et merveilleusement accidentelle.

Et je retrouve un peu de cette réflexion dans les grandes fresques suspendues de Lucie Chan, où bourdonne un réseau incommensurable d'influences et de rencontres fortuites, le temps d'une résidence ailleurs que chez soi (au Portugal, en l'occurrence). Notre processus d'individuation est décentré par une pluralité de facteurs de différenciation provenant de notre environnement (social, culturel, écologique, biologique, bactériologique). Notre « place » sociale et notre « nature » sont constamment à redéfinir, voire indéfinissables, parce qu'en transformation constante. Et sur ce point, j'apprécie le travail de Shié Kasai, qui dans son œuvre filmique *Food Immersion* ramène sur un seul plan (l'acte de manger) les possibles identitaires liés à la culture culinaire et l'altérité biologique inhérente à l'ingestion et à la métabolisation de matière exogène.

## RHIZOMES, FLUX ET PROCESSUS

**GB** – Le rhizome chez Deleuze et Guattari est une image que je trouve efficace pour rendre compte de cet enchevêtrement des êtres et des choses, des champs de force et des élans de désir, donnant lieu et forme aux événements de la vie. Deleuze et Guattari perçoivent et comprennent la réalité comme étant constituée de flux d'énergie, d'élans, d'impulsions et de désir tout autant que de flux de matière, de champs de force physiques, etc. La territorialisation (ou l'encodage) des flux donne lieu et forme aux actions, aux événements et aux êtres qui constituent le monde. La vitalité du monde repose sur son changement perpétuel, qui, lui, repose sur le mouvement incessant de territorialisation/déterritorialisation des flux<sup>9</sup>.

On peut comprendre les amas sculpturaux et les essaims dessinés par Pierre Durette comme une représentation de cette réalité en flux, une représentation des relations *entre* les choses et leur transformation constante, plutôt que des choses en elles-mêmes. Dans le travail de Durette, les actants du monde sont profondément connectés, interdépendants et instables. Ses sculptures de porcelaine ne manquent pas d'évoquer un certain foisonnement baroque, en particulier les amas de personnages orchestrés par Rubens, où l'histoire humaine et mythologique semble interprétée comme un vortex de relations complexes.

9. Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Introduction : Rhizome », *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 9-37.

Le rhizome est une métaphore porteuse de ce paradigme systémique. On peut comprendre les nœuds et les tubercules du rhizome comme les points de condensation des flux qui s'articulent dans une forme donnée (des individus, des choses, des événements, etc.), tandis que la trame de racelles partant dans toutes les directions reflète la circulation infinie de flux dans une réalité en constant devenir, en perpétuelle recomposition. Cette métaphore se prête à une transposition visuelle fort efficace dans la série de dessins de Marc Ngui. Il en découle de légers glissements sémantiques, des migrations de sens qui délogent par l'image les interprétations canoniques du texte. En soi un ouvrage de pensée anti-essentialiste, *Mille plateaux* se «nomadise» encore plus dans son occurrence picturale.

Et tandis que nous progressons dans une dérive commune, nous cherchons constamment quel chemin tracer avec ce projet, et c'est par moment vertigineux (comme cette conversation qui procède par méandres infinis). Notre approche à deux têtes (et comme nous sommes chacune plusieurs, ça fait beaucoup de monde!) comporte un caractère décentré, un brin chaotique, tâtonnant et émergent. Pour nous, c'est ultimement cela que d'être en état de recherche, c'est le défi de ne pas fixer les paramètres d'avance, de se laisser porter par les circonstances et leur terreau de réflexion. Un tel processus nous expose l'une à l'autre dans notre vulnérabilité, tout comme nous nous retrouvons vulnérables dans la trame de ces lignes rapportées.

## AUTRES LANGUES ET LES ÉTANTS POSSIBLES

**ZC** – Pour revenir à ce que tu évoquais plus tôt, je peux comprendre le sentiment de multiplicité quasi exponentielle que tu as éprouvé en voyage. L'apprentissage d'une autre langue, en me donnant accès à des mondes nouveaux, m'a procuré ce sentiment presque étourdissant de pouvoir devenir quelqu'un d'autre. Au secondaire, j'avais un excellent professeur de français, selon qui un des signes indiquant que l'on a véritablement réussi à entrer dans le monde d'une autre langue – ou est-ce la langue qui finit par entrer en soi ? – c'est lorsqu'on rêve pour la première fois dans cette langue (tu vas sourire, mais je me souviens que mon amie Heide et moi étions absolument ravies par l'idée de rêver en français, et il se trouve que nous avons toutes les deux continué à étudier le français à l'université et déménagé à Montréal). Le processus d'apprentissage d'une autre

langue peut être si stimulant, particulièrement dans les premiers temps : le sentiment de liberté, proche de l'extase, que l'on a d'être capable d'exprimer ses émotions différemment au moyen d'une autre langue, toutes les pensées que l'on n'exprimerait pas nécessairement dans sa langue maternelle... Et il ne s'agit pas seulement de la langue elle-même et de sa logique interne, mais de toute l'attitude qu'une langue permet d'adopter – le sentiment de pouvoir s'exprimer de manière plus poétique en français ou plus directe en italien.

Bien entendu, nos cas sont ceux de personnes privilégiées : nous avons le choix de voyager et d'apprendre une autre langue, de changer de milieu, d'être des touristes... *Nous avons la possibilité de rentrer chez nous.*

## AUTRES LANGUES ET LES ÉTANTS IMPOSSIBLES

**ZC** – Et, bien sûr, nous ne devons pas oublier le traitement brutal et violent réservé aux Autochtones du Canada dans les pensionnats – où l'oppression de la langue était une des stratégies utilisées pour réprimer et détruire les liens avec la famille et la culture, où la possibilité de parler sa propre langue, geste naturel que l'on devrait pouvoir tenir pour acquis, a été retirée – ainsi que des effets dévastateurs de ces stratégies que l'on ressent encore aujourd'hui.

Par ailleurs, je rédige ces lignes à la veille de l'élection présidentielle aux États-Unis. Impossible, évidemment, de ne pas penser au discours dangereux et méprisant de Trump sur les immigrants, les Mexicains, les musulmans... C'est cette réalité politique actuelle désastreuse – enracinée dans une intention profonde et terrible d'oblitérer tous ceux considérés comme « autres » – qui, paradoxalement, sous-tend la thèse de notre exposition, celle de la nécessité de vivre avec les autres. D'une certaine façon, l'exposition fonctionne comme une sorte de rappel du fait que nous avons besoin des autres pour survivre et grandir, et que, sans eux, nous serions littéralement incapables d'exister. Pour moi, l'impulsion sans doute inévitablement « humaniste » à l'origine de notre exposition (humaniste dans sa façon de célébrer en sous-jacence le besoin universel des autres) risque de se dissiper dans le lieu commun si elle n'est pas fondée sur un désir de contrer les mouvements politiques néo-fascistes actuels, comme celui de Trump, dont l'objectif est de supprimer ces mêmes interrelations entre les gens.



## APPRENDRE ET DÉSAAPPRENDRE

**ZC** – Sous-tendant cette exposition, il y a certes également un fond de philosophie posthumaniste. Nous avons toutes les deux lu la critique de Zoe Todd qui traite de la façon dont «le monde universitaire euro-occidental est actuellement captivé par les relations à l'autre qu'humain, l'ontologique et le cosmopolitique<sup>10</sup>», une vision du monde que les systèmes de connaissances autochtones avaient déjà intégrée. Il y a tant à faire en matière de décolonisation – à commencer par un travail sur nous-mêmes en tant que commissaires et historiennes de l'art – nous qui avons été largement modelées par notre éducation.

Il est très révélateur que Todd écrive qu'en raison de son éducation au sein de ce même monde universitaire, il ne lui était pas venu à l'esprit, au début, «que les récits, les ciels, la terre et l'histoire des Métis constituaient un mode de pensée.<sup>11</sup>» Nous voyons ces «récits et ciels et terre» se déployer activement dans certaines vidéos récentes d'artistes autochtones contemporains ; l'accent est mis sur le paysage, mais d'une manière complètement différente par rapport à la tradition artistique occidentale du paysage, où il y a souvent, en arrière-plan, la tentative d'encadrer et de contenir l'environnement. Je pense notamment à la vidéo *Demi Monde* de Caroline Monnet, où un personnage, l'artiste, est intégré dans un paysage qui semble foisonnant de vie. Et, bien que l'esthétique et l'approche de chacune des œuvres soient très différentes, je perçois dans certaines œuvres récentes, notamment la vidéo *Timiga nunalu sikulu (My body, the land and the ice)* de Laakkuluk Williamson-Bathory, ou encore, *Modest Livelihood* de Brian Jungen et Duane Linklater, une telle connaissance incarnée.

**GB** – J'abonde dans le même sens quant à l'apport de Zoe Todd à notre réflexion. L'analyse critique qu'elle fait du posthumanisme a eu sur moi l'effet d'un ajustement de lunettes ; révélant les angles morts d'un courant de pensée extrêmement influent aujourd'hui. Todd nous rappelle (*me rappelle*) que les préceptes philosophiques du posthumanisme se doivent d'être mis en

application par l'entremise d'une méthodologie conséquente. Autrement dit, une philosophie centrée sur l'enchevêtrement du monde se doit de relier entre elles diverses cosmologies et perspectives sur le monde. La pensée occidentale ne peut prétendre faire le tour, par elle seule, du paradigme systémique. À ce titre, les grands penseurs actuels du monde non occidental, parmi lesquels figurent bon nombre d'autochtones, ont énormément à apporter, et se doivent d'être reconnus et engagés dans la discussion. Mais écouter les autres implique nécessairement une mise en question de ses propres schèmes de pensée, et un ébranlement des certitudes.

**ZC** – Syed Hussan l'explique bien, je trouve : «La décolonisation représente une réinvention radicale des relations avec la terre, les gens et l'État. Pour cela, il faut étudier. Il faut échanger. C'est une pratique, un désapprentissage<sup>12</sup>.»

10. Zoe Todd, «Rethinking Aesthetics and Ontology through Indigenous Law: On the work of Val Napoleon and Loretta Todd», *C Magazine* 126, été 2015, p. 11. Traduction libre.  
11. Ibid p. 12.

12. Citée dans Harsha Walia, «Decolonizing together», *Briarpatch*, 1<sup>er</sup> janvier 2012. Traduction libre.  
<https://briarpatchmagazine.com/articles/view/decolonizing-together>.





# LISTE ANNOTÉE DES ŒUVRES

CAROLINE BOILEAU

LUCIE CHAN

ALEESA COHENE

PIERRE DURETTE

SHIÉ KASAI

LEISURE

MARC NGUI

SAM TAYLOR-JOHNSON

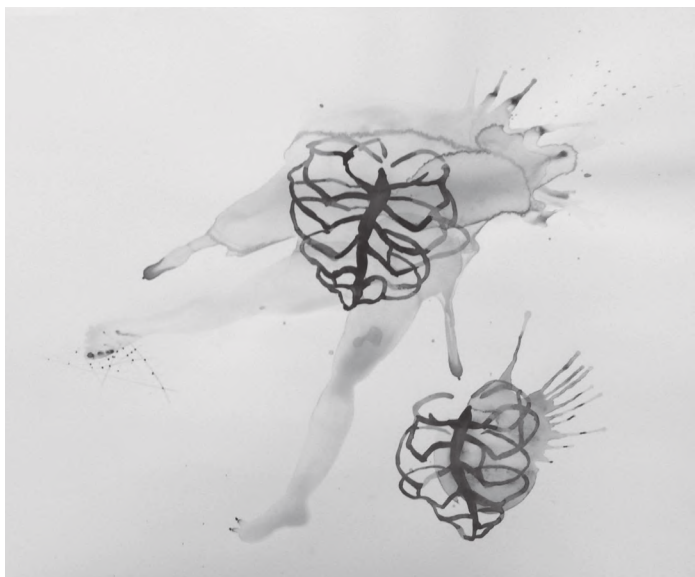
ET CAROLINE MONNET, DANS LE CADRE DE LA SÉRIE VIDÉOTANK

## CAROLINE BOILEAU

Caroline Boileau poursuit une réflexion sur le corps et la santé à travers une pratique qui conjugue l'action performative, le dessin, la vidéo et l'installation. Elle s'intéresse aux différentes façons d'habiter, de représenter et de parler du corps. Son travail en dessin est représenté par la Galerie Robert Poulin à Montréal.



Caroline Boileau, *Ces autres qui nous résident (sélection)*, 2016. Aquarelle sur papier, crayon à mine, collage, coquillages, roches, coraux, os, insectes séchés, branches. Courtoisie de l'artiste.



Caroline Boileau,  
*Ces autres qui nous résident (sélection)*, 2016.  
Aquarelle sur papier,  
crayon à mine, collage,  
coquillages, roches,  
coraux, os, insectes  
séchés, branches.  
Courtoisie de l'artiste.

J'AIME LES IDENTITÉS HYBRIDES, MALLÉABLES, FLOUES. JE DESSINE DES CORPS IMPROBABLES EN IMAGINANT CE QUI SE TRAME SOUS LA SURFACE DE LA PEAU, COINCÉ ENTRE LES ORGANES, COURT-CIRCUITANT LES SYNAPSES. GRUGEANT LA CHARPENTE MAIS PRÊT À REFAIRE SURFACE À TOUT MOMENT. J'AIME LES CORPS QUI DÉBORDENT. DES CORPS OÙ SE MULTIPLIENT MEMBRES ET ORGANES ET QUI S'APPROPRIENT SANS SCRUPULES CEUX ISSUS DES RÈGNES VÉGÉTAL ET ANIMAL. - CB

# LUCIE CHAN

Lucie Chan vit à Vancouver où elle enseigne à l'Emily Carr University of Art and Design. Son travail a fait l'objet d'expositions solo à l'Art Gallery of Nova Scotia et à la MSVU Art Gallery, et elle a récemment exposé ses œuvres à OBORO, à TRUCK, à la Richmond Art Gallery ainsi qu'à la Robert McLaughlin Gallery. En 2005 et en 2010, elle est présélectionnée pour le prix Sobey pour les arts.



Lucie Chan, *Take Me Back (onde eu pertenço) (sélection)*, 2013. Aquarelle et encre sur papier, impression numérique, fleurs, figurines de plastique. Courtoisie de l'artiste.



Lucie Chan, *Take Me Back (onde eu pertenço) (sélection)*, 2013. Aquarelle et encre sur papier, impression numérique, fleurs, figurines de plastique. Courtoisie de l'artiste.

IL S'AGISSAIT POUR MOI, À LA FIN D'UNE RÉSIDENCE D'UN MOIS AU PORTUGAL, DE DOCUMENTER QUOTIDIENNEMENT LE PLUS DE CHOSES POSSIBLE... MON IDÉE ÉTAIT DE TENTER DE RETENIR CE QUE L'ON RESSENT LORSQU'ON EST HORS DE SON MILIEU HABITUEL, LES SENTIMENTS PARTICULIERS QUE L'ON NE VEUT PAS OUBLIER. JE PRODUISAIS BEAUCOUP DE DESSINS DE MÉMOIRE CHAQUE JOUR, MAIS LA VIE QUOTIDIENNE A ÉVENTUELLEMENT PRIS LE DESSUS ET LES IMAGES SONT DEVENUES PLUS BANALES (PARTICIPATION À UNE RÉUNION, DISCUSSION TÉLÉPHONIQUE, ENVOI D'UN COURRIEL). LES TROIS PANNEAUX RÉSULTANTS CHERCHENT À MONTRER L'IMPOSSIBILITÉ DE DONNER UN SENS À TOUTES LES EXPÉRIENCES QUE NOUS VIVONS AU QUOTIDIEN.

- LC

## ALEESA COHENE

Née à Vancouver, Aleesa Cohene réalise des vidéos depuis 2001. Primé à maintes reprises, son travail est présenté dans des festivals et des galeries au pays comme à l'étranger. Elle a participé à des résidences d'artistes au Canada, aux Pays-Bas, en Allemagne et au Danemark. Cohene, qui détient une maîtrise en études visuelles de l'Université de Toronto, vit actuellement à Los Angeles.



Aleesa Cohene, *Like, Like*, 2009. Vidéo à deux canaux, peinture, parfum (Tonquitone, lavande française, bergamote, aldéhyde de cyclamen, Globanone, Galaxolide, néroli, dihydromyrcénol, brassylate d'éthylène, poivre noir, ylang ylang, baies de genévrier). Courtoisie de l'artiste.



Aleesa Cohene, *Like, Like*, 2009. Vidéo à deux canaux, peinture, parfum (Tonquitone, lavande française, bergamote, aldéhyde de cyclamen, Globanone, Galaxolide, néroli, dihydromyrcénol, brassylate d'éthylène, poivre noir, ylang ylang, baies de genévrier). Courtoisie de l'artiste.

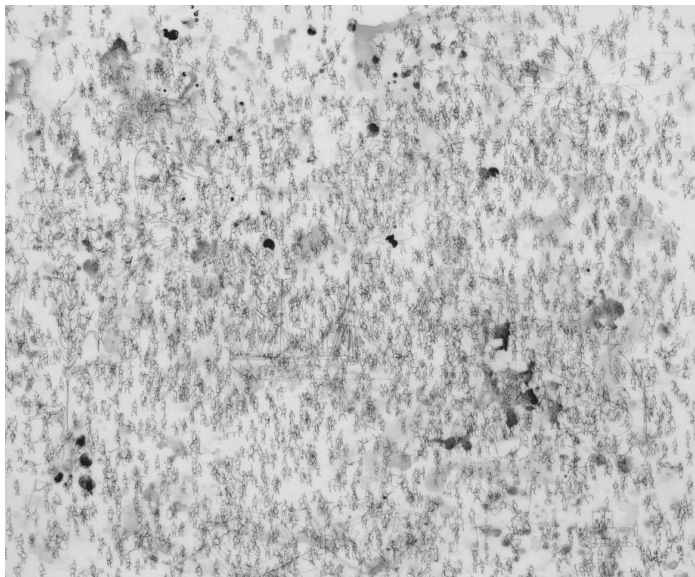
LIKE, LIKE EST LA PREMIÈRE ŒUVRE DANS LAQUELLE J'AI INCORPORÉ UN PARFUM. IL Y AVAIT QUELQUE CHOSE, DANS LA CONSTRUCTION DE DEUX PERSONNAGES NUANCÉS ET DE LEUR RELATION AMOUREUSE EN VIDÉO, QUI NE SUFFISAIT PAS. L'INTRODUCTION D'UN PARFUM DANS L'ENVIRONNEMENT PERMETTAIT À DES PULSIONS INCONSCIENTES DE SE MANIFESTER. JE TROUVE QUE LORSQUE L'INCONSCIENT SURGIT (LORS DE LA RÉALISATION ET DE L'EXPOSITION D'ŒUVRES), NOS SUBJECTIVITÉS RESPECTIVES SONT DÉPASSÉES POUR ATTEINDRE UNE SUBJECTIVITÉ PLUS DIFFUSE. NOUS NOUS SENTONS À LA FOIS TRANSPORTÉS ET ENRACINÉS DANS UN SENTIMENT, CE QUI REND L'EXPÉRIENCE MOINS PHÉNOMÉNOLOGIQUE. - AC

## PIERRE DURETTE

Pierre Durette est originaire de Causapscaal dans la vallée de la Matapédia, où il vit et travaille depuis 2015. Il est le lauréat du Grand Prix Albert-Dumouchel et de la Bourse d'excellence Marcel-Bellerive. Ses œuvres ont été exposées au Musée d'art contemporain de Montréal, à The Power Plant (Toronto), à LE Gallery (Toronto), à Cuadro Art Gallery (Dubai), ainsi que dans plusieurs centres d'artistes au Québec.



Pierre Durette,  
*Contingent 2.7, 2012*  
Porcelaine.  
Collection de  
Robert Poulin.



Pierre Durette,  
*Propagation 3.26, 2012*  
Acrylique et encre sur bois.  
Courtoisie de l'artiste.

MON TRAVAIL EST UNE FRESQUE HISTORIQUE QUI OSCILLE ENTRE LE MOYEN ÂGE ET LA SCIENCE-FICTION. PAR CES FICTIONS VISUELLES, JE REVISITE LA SCÈNE DE GENRE. ENTRE LE DÉTAIL GROTESQUE ET LA POÉSIE DES ÉPOQUES À LA RENCONTRE LES UNES DES AUTRES, JE PROPOSE UNE RELECTURE DE LA LIGNE DU TEMPS EN UN MÉLANGE RIGOUREUX DES SIÈCLES, DES CULTURES ET DES TRADITIONS. – PD

# SHIÉ KASAI

Shié Kasai crée des sculptures et des installations in situ. Originaire de Sapporo, au Japon, elle vit à Montréal depuis 1998. Elle a participé à des résidences à Raumars (Finlande) et à OBORO (Montréal). Ses œuvres ont été présentées dans le cadre d'expositions individuelles au MAI, à Articule et à la Galerie 101, et dans des expositions de groupe et des projections vidéo au Japon, aux Pays-Bas et au Canada.



Shié Kasai, *Food Immersion*, 2008. Monobande.  
Courtoisie de l'artiste.



Shié Kasai, *Food Immersion*, 2008. Monobande.  
Courtoisie de l'artiste.

EN FIN DE COMPTE, IL NE S'AGIT PAS TANT DES ALIMENTS QUE J'AI MANGÉS QUE DE L'ACTE MÊME DE MANGER : MOI EN TRAIN D'INTRO-DUIRE DANS MON CORPS DIVERS ALIMENTS LOCAUX. NOUS SOMMES CE QUE NOUS MANGEONS, DIT-ON. AUSSI LONGTEMPS QUE NOUS VIVONS, QUELLES QUE SOIENT LES DIFFÉRENCES D'ORIGINE ETHNIQUE, DE CULTURE OU D'HISTOIRE, NOUS PARTAGEONS NOS EXPÉRIENCES À TRAVERS LA NOURRITURE QUE TOUTES ET TOUS NOUS MANGEONS. L'ŒUVRE A ÉTÉ PRODUITE EN 2008, ANNÉE MARQUANT LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE MA VIE À MONTRÉAL. JE ME DEMANDE QUELLE PLACE, EN POURCENTAGE, OCCUPE LA NOURRITURE MONTRÉALAISE DANS LA COMPOSITION DE MON CORPS. -SK

# LEISURE

Œuvrant depuis 2004 sous le nom de Leisure, Meredith Carruthers et Susannah Wesley abordent des récits socio-historiques au travers de recherches, de conversations, de textes publiés, de projets de commissariat et de réalisations artistiques. Leisure exposera *Panning for Gold/Walking You Through It*, explorant le « Centre d'art des enfants » de Cornelia Hahn-Oberlander dans le cadre de l'exposition *Reimagining/Réinvestir Expo '67* au Musée d'art contemporain de Montréal.



Leisure  
(Meredith Carruthers  
et Susannah Wesley),  
*Folie à deux*, 2009.  
Monobande.  
Collection de la Galerie  
d'art Leonard & Bina Ellen.



Leisure  
(Meredith Carruthers  
et Susannah Wesley),  
*Folie à deux*, 2009.  
Monobande.  
Collection de la Galerie  
d'art Leonard & Bina Ellen.

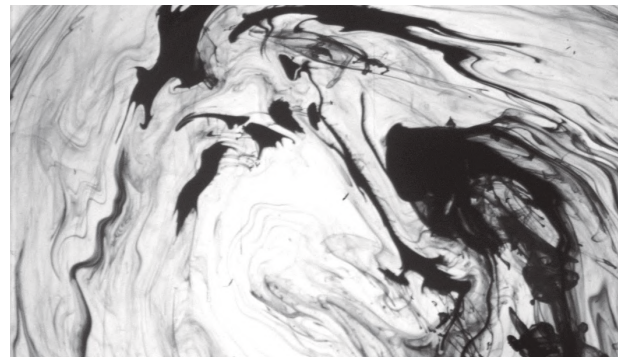
DANS NOTRE PRATIQUE, LES PROJETS SONT SOUVENT INSPIRÉS PAR DES IMAGES QUI NOUS ENCHANTENT OU NOUS PERTURBENT ET QUI ÉVEILLEN NOTRE IMAGINATION. CES IMAGES DEVIENNENT DES OUTILS QUI NOUS PERMETTENT D'IMAGINER DES MONDES QUI SE CHEVAUCHENT, SE FONT ÉCHO OU S'ÉLOIGNENT DE LEUR CONTEXTE D'ORIGINE. PARTANT DE CES IMAGES, NOUS CRÉONS DES EXPÉRIENCES, DES CONCEPTS, DES EXPOSITIONS, DES PERFORMANCES ET DES TEXTES INÉDITS. LA PERFORMANCE/VIDÉO *FOLIE À DEUX* EXPRIME LA CONVERSATION VISUELLE FRUCTUEUSE QUI SE POURSUIT AU SEIN DE LEISURE PROJECTS, NOS SUBJECTIVITÉS ET NOS IDÉES RESPECTIVES SE RÉUNISSANT POUR CRÉER UNE NOUVELLE ENTITÉ COMMUNE.

- LEISURE

## CAROLINE MONNET (VIDÉOTANK)

Caroline Monnet travaille en film, vidéo, installation et sérigraphie. Ses œuvres ont été présentées au Festival international du film de Toronto, à VIDEOFORMES (Clermont-Ferrand, France), à l'Urban Shaman (Winnipeg), au Mangere Arts Centre (Auckland, NZ), à Plug In Institute of Contemporary Art (Winnipeg) et à Künstlerhaus Bethanien (Berlin). Monnet est membre du collectif autochtone ITWÉ.

Le travail de Caroline Monnet est présenté dans le cadre de la série Vidéotank, en dialogue avec *Vivre ensemble — The Connections*.



Caroline Monnet, *Demi Monde*, 2013  
Monobande. Courtoisie du Winnipeg  
Film Group.

J'AI CRÉÉ UN FILM QUI PEUT TRAITER DE TRICKSTERS ET DE MONDES INTÉRIEURS PLUS PROFONDS. J'AI PARFOIS L'IMPRESSION QUE NOUS PORTONS EN NOUS UN UNIVERS COMPLET, PLEIN DE SOUVENIRS, D'ÉMOTIONS ET DE RÉFLEXIONS. - CM



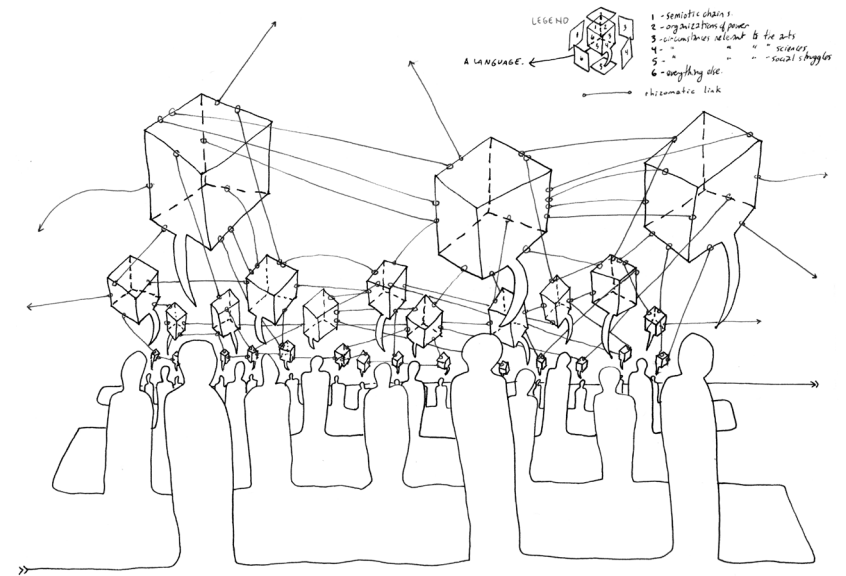
Caroline Monnet, *Mobilize*, 2015  
Monobande. Courtoisie de l'Office  
national du film du Canada.

JE VOULAIS PARLER D'UN PEUPLE QUI AVANCE, QUI SE MOBILISE ET QUI EST LOIN DE STAGNER. NOUS SOMMES CONTEMPORAINS, ENRACINÉS CULTURELLEMENT ET TOUJOURS EN MOUVEMENT. JE TROUVAIS INTÉRESSANT D'UTILISER DES IMAGES ANCIENNES POUR PARLER DE L'AVENIR, POUR EXPRIMER UNE IDÉE DE CONTEMPORANÉITÉ TOUT EN RENDANT HOMMAGE AU PASSÉ. - CM

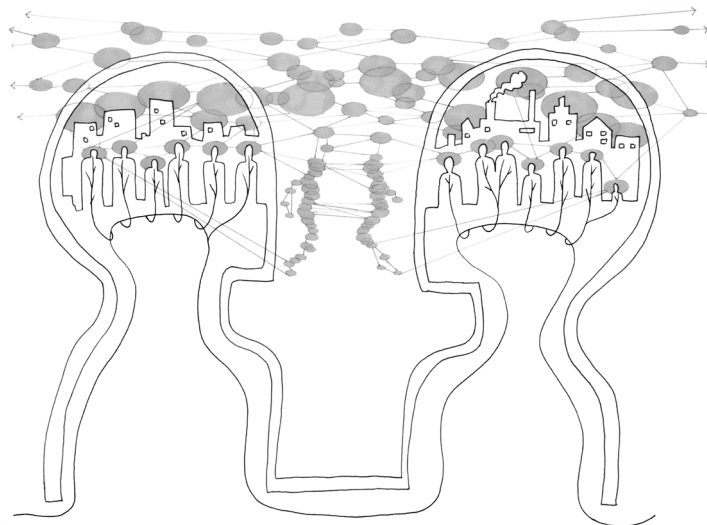


# MARC NGUI

Marc Ngui pratique le dessin, la peinture, l'animation et l'installation. Il a publié deux romans graphiques, *Enter Avariz* (2002) et *The Unexpurgated Tale of Lordie Jones* (2005), et travaille actuellement sur un troisième ouvrage. Par ailleurs, Ngui forme la moitié de Happy Sleepy ([www.happysleepy.com](http://www.happysleepy.com)), un projet artistique collaboratif qu'il mène avec Magda Wojtyra.



Marc Ngui, *A Thousand Plateaus* (sélection), 2007. Impressions numériques. Courtoisie de l'artiste.



Marc Ngui, *A Thousand Plateaus* (sélection), 2007. Impressions numériques. Courtoisie de l'artiste.

POUR MOI, LE DESSIN EST AUTANT UN ACTE DE FAIRE QU'UN MODE DE PENSÉE. LES DESSINS TIRÉS DE MILLE PLATEAUX SONT DES TENTATIVES DE CRÉER DES DIAGRAMMES MONTRANT CERTAINES DES RELATIONS COMPLEXES QUE LES AUTEURS DÉCRIVENT EN ÉLABORANT LA THÈSE DE CHAQUE PLATEAU. JE CONSIDÈRE CES DESSINS COMME DES INSTANTANÉS ILLUSTRANT LE MOUVEMENT CONTINUEL DES IDÉES, ÉVOLUANT, RÉGRESSANT, DIGRESSANT. - MN

# SAM TAYLOR-JOHNSON

Sam Taylor-Johnson commence à travailler avec la photographie, le film et la vidéo au début des années 1990. Elle participe à de nombreuses expositions collectives et individuelles, notamment la Biennale de Venise (1997) où elle remporte le prix Illy Café du jeune artiste le plus prometteur. En 1998, elle est en lice pour le prix Turner.



Sam Taylor-Johnson, *A Little Death*, 2002. Monobande.  
Courtoisie de White Cube. © SAM TAYLOR-JOHNSON / SODRAC (2017).



Sam Taylor-Johnson,  
*A Little Death*, 2002.  
Monobande.  
Courtoisie de White Cube.  
© SAM TAYLOR-  
JOHNSON / SODRAC  
(2017).

EN REGARDANT UNE PEINTURE DU CARAVAGE, DISONS, OU UNE AUTRE PEINTURE D'IL Y A CENT, DEUX CENTS, VOIRE TROIS CENTS ANS, ON CONSTATE QUE LES ARTISTES SONT TOUJOURS AUX PRISES AVEC LES MÊMES RÉFLEXIONS, SE POSENT TOUJOURS LE MÊME TYPE DE QUESTIONS... DÈS LE DÉBUT, LES ARTISTES ONT ÉTÉ OBSÉDÉS PAR LES THÈMES DE LA VIE, DE L'AMOUR, DE LA MORT... JE ME SERS DES RÉFÉRENCES [HISTORIQUES] POUR MONTRER QU'À TRAVERS LES SIÈCLES, RIEN N'A VRAIMENT CHANGÉ. NOUS NOUS POSONS TOUJOURS LES MÊMES GRANDES QUESTIONS SUR NOTRE EXISTENCE. – STJ<sup>13</sup>

13. Citée dans Seline Wendt, « Breaking the Medium of Painting Down, Interview with Sam Taylor-Wood », *Artpulse Magazine*. <http://artpulsemagazine.com/breaking-the-medium-of-painting-down>.

# LISTE DES PLANTES

IRIS

REYNOUTRIA JAPONICA

FILICOPHYTA

TRIFOLIUM

HELIANTHUS TUBEROSUS

HÉMÉROCALLIS

# COMMISSAIRES



## GENTIANE BÉLANGER

Gentiane Bélanger est directrice et conservatrice de la Galerie d'art Foreman et candidate au doctorat en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches portent sur les recoupements entre la théorie artistique et la philosophie environnementale. Elle est membre du conseil d'administration du centre d'artistes Sporobole et ses écrits ont été publiés dans *C Magazine*, *ESPACE*, *ETC* et *Plastik art & science*.

## ZOË CHAN

Les projets commissariaux de Zoë Chan ont été présentés à la MSVU Art Gallery, à la Galerie d'art Foreman, à Articule et au MAI (Montréal, arts interculturels). Ses textes ont été publiés dans *C Magazine*, *esse arts + opinions et Momus*, notamment. En 2015, elle reçoit le prix Joan-Lowndes soulignant l'excellence en rédaction critique ou concernant la conservation de l'art visuel contemporain au Canada.

Ce catalogue documente l'exposition *Vivre ensemble-The Connections* et *Caroline Monnet* dans le cadre du Vidéotank, produits et présentés par la Galerie d'art Foreman du 19 janvier au 11 mars, 2017.

La Galerie d'art Foreman ainsi que les commissaires souhaitent remercier les artistes, White Cube, la Galerie d'art Leonard & Bina Ellen, Robert Poulin, L'Office national du film du Canada, le Winnipeg Film Group, la SODRAC ainsi que le Centre canadien d'architecture pour le prêt des oeuvre et des équipements.

Une production de la Galerie d'art Foreman avec l'appui du Conseil des arts du Canada.

Coordination : Gentiane Bélanger  
Texte : Gentiane Bélanger et Zoë Chan  
Traduction : Stéphane Gregory  
Révision : Lesley McCubbin et Stéphane Gregory  
Design : pixelsetpaillettes.com

© 2017 Galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's

ISBN 978-1-926859-24-8 (couverture souple)

Tous droits réservés, imprimé au Canada.

#### Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archive Canada.

##### Vivre ensemble (2017)

Vivre ensemble = The connections.

Publication accompagnant une exposition présentée à la Galerie d'art

Foreman (Sherbrooke, Québec) du 19 janvier au 11 mars 2017.

Texte de Gentiane Bélanger et Zoë Chan.

Oeuvres d'art de Caroline Boileau, Lucie Chan, Aleesa Cohene, Pierre

Durette, Shié Kasai, Leisure, Marc Ngui, Sam Taylor-Johnson.

Texte en français et en anglais.

ISBN 978-1-926859-24-8

I. Identité dans l'art--Expositions. I. Bélanger, Gentiane, 1980-, organisateur, auteur de texte ajouté II. Chan, Zoë, 1972-, organisateur, auteur de texte ajouté III. Boileau, Caroline, 1970-. Oeuvres. Extraits. IV. Galerie d'art Foreman, institution hôte, organisme de publication V. Titre. VI. Titre : Connections. VII. Titre : Vivre ensemble (2017). Anglais.

NX650.I35V58 2017

700'.453

C2016-906785-8F

